

Constantine et l'insoutenable silence de ses chantiers

A Constantine, flotte sur l'administration locale un air d'échec prématuré. Les effets d'annonce sont à la baisse et l'on se contente désormais de parler en termes mesurés de ces projets que l'on qualifiait, il y a moins d'un an, de «pharaoniques». Les Matamores de l'urbanisme structurant, comme d'ailleurs ils aimaient se présenter, en sont réduits à la fuite en avant. Celle qui consiste à gagner du temps pour ne pas perdre leur crédit au moment où les chantiers sont à l'arrêt.

Les sceptiques raisonnables qui critiquaient, non pas la validité de ces grandes œuvres, mais les capacités de management pour les mener à terme, parlent ces jours derniers de grande galéjade. Un énorme flop qu'illustrent à elles seules la hâte mise pour raser un stade mythique et l'injustifiable opération dite du «Bardo». Celle qui, au prétexte abusif de l'utilité publique, promettait à la cité un fantasmagique Dubaï — sur — Rhumel.

Du passage du tramway au surgissement des fameuses tours commerciales, les administrés ne voient pour le moment que des barricades de chantiers d'où ne parvient aucun bruit d'engin. Pire, ils payent au prix fort les désagréments d'une circulation dont la fantaisie du tracé change au gré des humeurs et désoriente l'usager plus qu'elle ne le

canalise. Décidément cette ville n'en finira jamais avec les tourmentes. Même lorsqu'on s'efforce, et de bonne foi, de l'extraire de sa gangue, l'on finit toujours par l'enfoncer un peu plus profond. Lyriquement, cette prédisposition à l'échec se dit aussi «malédiction», sauf que ce vocable dédouane moralement une puissance publique incompétente depuis des décennies, alors que sa culpabilité n'a jamais fait de doute. Car, en matière de politique de la ville, Constantine est l'exacte représentation de la faillite nationale. Celle qui est multiforme et pour laquelle les fonctionnaires ne sont d'aucun secours imaginatif. Au pire, le volontarisme qu'ils mettent chaque fois qu'ils s'impliquent aggrave les inconséquences. Et c'est peut-être pourquoi Constantine est le lieu géométrique de tous les ratages.

En effet, toute la difficulté d'appréhender cette ville réside précisément dans l'inutile recours à la statistique que dispense abondamment l'administration. Quand bien même les chiffres seraient scrupuleusement exacts. C'est qu'une cité de sa taille ne se résume pas à des graphes. Elle est, avant et après tout, une harmonie urbaine ou bien alors rien du tout. C'est-à-dire un chaos qui métastase le cadre de vie et dont la thérapie ne se réduit pas à la promesse d'un pont de plus (de trop)

pour améliorer le site. Il ne sert par conséquent à rien de commenter des rapports bureaucratiques pour se convaincre du contraire de ce qu'on prétend avoir réalisé. Flatter l'amour-propre des pouvoirs locaux en recourant à leurs arguments ne changera pas la photographie exacte d'une ville de plus en plus «impossible» à gérer. Et pour cause, nous avons affaire, avec cette ville, à l'anti-modèle de réussite. Une sorte de concentré de toutes les défaites de ce pays.

Depuis bien longtemps, elle constitua le terreau où se sont exercées sans cesse les contradictions des régimes. Le périmètre des affrontements sourds à l'intérieur des pouvoirs qui contraignit cette ville à se recroqueviller sur une nostalgie de grandeur juste pour survivre. A la clé de cette pétrification, il y eut une accumulation de retards. Rétrospectivement, cette cité n'avait même pas bénéficié de la manne «développementaliste» distribuée dans la décennie 1970.

Administrée «politiquement», au sens péjoratif où l'on entend ce terme, elle n'aura eu cesse de voir son statut de centre de rayonnement régional érodé. Puis définitivement contesté.

La métropole de cet orient national partit alors par petits morceaux sans qu'elle-même s'en eût aperçu. De basculement en dépouillement de vocation, elle a fini

au fil des années par n'être qu'un agrégat de bourgs-dortoirs estampillés par une clochardisation insoutenable à tous points de vue. Invivable pour ceux qui y habitent, définitivement déstructurée dans son tissu urbain, totalement contrôlée par les courants obscurantistes, elle se retrouve sans dessin.

Mais alors, nous dira-t-on, que peut faire à lui seul un commis de l'Etat en 2009 après quarante années de pilonnage politique et de barbouzerie administrative ? Sans doute qu'il y a de l'angélisme feint à vouloir se défaire sur le poids du passé au moment des déconvenues et surtout après que l'on ait joué au «casseur de baraques» au nom de sa propre compétence !

Cela dit, la question demeure centrale au-delà du cas des actuels administrateurs de la ville. En effet, la marge de ceux-là est toujours étroite quand il s'agit de Constantine. Car la complexité de sa restauration et de sa résurrection est d'autant plus insurmontable qu'elle sera toujours infléchie par des motivations politiques et la collusion des intérêts du milieu d'affaires.

Même lorsqu'on est superbement libre de toute étiquette politique, comme devraient l'être en principe tous nos walis, atterrir sur ce piton n'est jamais une sinécure. L'on ne vous désigne pas pour cet «Ici»



Par Boubakeur Hamidechi
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

afin de couler quelques années tranquilles avant une hypothétique promotion. Car cette ville n'est pas un ermitage confortable mais un rude champ de bataille. Un marais de chausse-trapes dans lequel il faut sans cesse louvoyer et ne jamais faire valoir avec morgue ses propres solutions. Surtout lorsqu'on n'a, pour mince argument, que quelques lignes de crédit et d'improbables parrains en haut-lieu.

Un an après le passage des bulldozers sur les mesures du quartier de Bardo et 10 mois après avoir pulvérisé un stade que reste-t-il de nos jours de ces bilans ? Deux tartarinades qui ne font même pas sourire tant elles ont eu un coût excessif. Celui de l'imprévoyance.

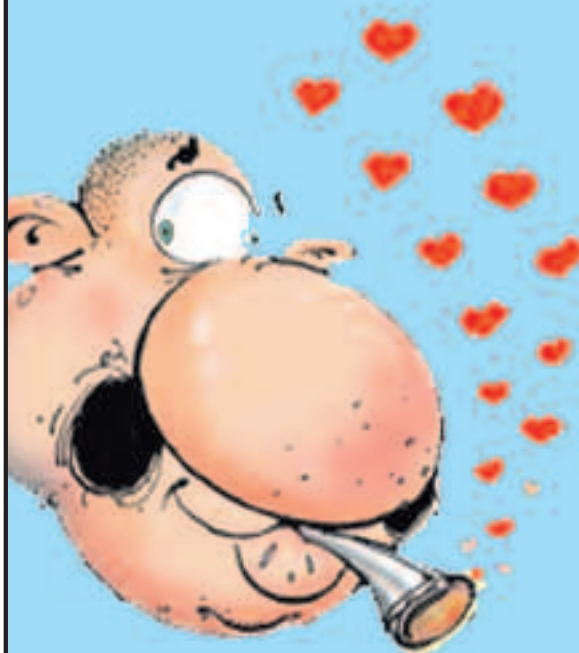
B. H.

Le Soir sur Internet :
http://www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



Faut se presser de faire vite !

Quelle est la différence entre le passage d'Ouyahia à l'Assemblée et celui au Sénat ?

La salle et la couleur des sièges !

Ainsi donc, Abdekka aurait instruit les services concernés afin qu'ils «accélèrent l'indemnisation des 17 000 familles de terroristes abattus». Je le sens franchement résolu sur ce dossier-là, notre cher, très cher président. Il le suit comme le lait sur le feu. Et apparemment, il trouve que le feu ne fait pas bouillir le lait assez vite. Alors, Abdekka instruit. Il instruit à coups de notes, de directives et de circulaires. Car, l'urgence, dans le cas où nous, pauvres ignorants ne l'aurions pas saisie, comprise, c'est l'indemnisation des familles de tingos. Je n'entends plus parler que de cela ces dernières heures. Il est vrai aussi que le raïs se devait de réagir très rapidement à «l'oubli» de son Premier ministre. Celui-ci, étrangement, n'avait pas pipé mot devant les députés sur l'amnistie et les «taâwidhat» dues aux frères barbus. Au contraire, Si Ahmed avait plutôt présenté des excuses officielles aux jeunes appelés blessés dans le cadre de la lutte contre la vermine verte et avait, dans la foulée, pris l'engagement de ne pas les laisser tomber, eux, les patriotes, les GLD et tous ceux qui ont livré bataille aux tingos. IMPENSABLE ! Inadmissible dans la république de Si Hassan, de Si Abderrezak et de Si Abdelaziz. Il fallait donc rectifier le tir jugé trop éradicateur d'Ouyahia. Abdelaziz Premier s'y attelle avec un enthousiasme qui fait «plaisir» à voir, Wallah ! Il veut — que dis-je ? — il

ordonne qu'on indemnise l'engeance terroriste plus vite. Indemniser plus vite 17000 familles de terroristes, c'est devenu la priorité nationale ! Mais comment faire ? Comment s'y prendre pour aller plus vite, alors que de l'aveu même de plusieurs indemnisés de fraîche date, les études de dossiers et les indemnisations se sont faites en des temps record ? Faut juste se creuser un peu les méninges pour faire plaisir à l'indemnisateur en chef. On peut ainsi imaginer des solutions «originales et innovantes». Comme par exemple de faire sauter le verrou du décès ou du repentir. Pourquoi attendre que le tango meurt ou dépose les armes ? Ce n'est pas nécessaire. On peut tout à fait envisager des indemnisations par anticipation. Le frère barbu et armé jusqu'à ses dents chicotées recevrait ses premiers virements par porteurs, au maquis. Il s'engagerait bien sûr à ne pas trahir celui qui lui apporterait l'enveloppe, sous peine de se voir infliger des pénalités. S'il meurt en «activité», sa famille continuerait de toucher l'argent, en bas, en ville. S'il se rend, c'est lui-même qui se rendra au bureau de poste pour empocher son «dû». Et donc, la grosse machine à indemniser du boucher tournerait plus vite et nous aurions ainsi exaucé le vœu le plus cher de notre raïs : se presser de faire vite dans notre marche rapide vers la république islamique ! Je fume du thé à mon rythme et je reste éveillé nonchalamment à ce cauchemar qui continue.

H. L.

www.tacervellesarrete.blogspot.com